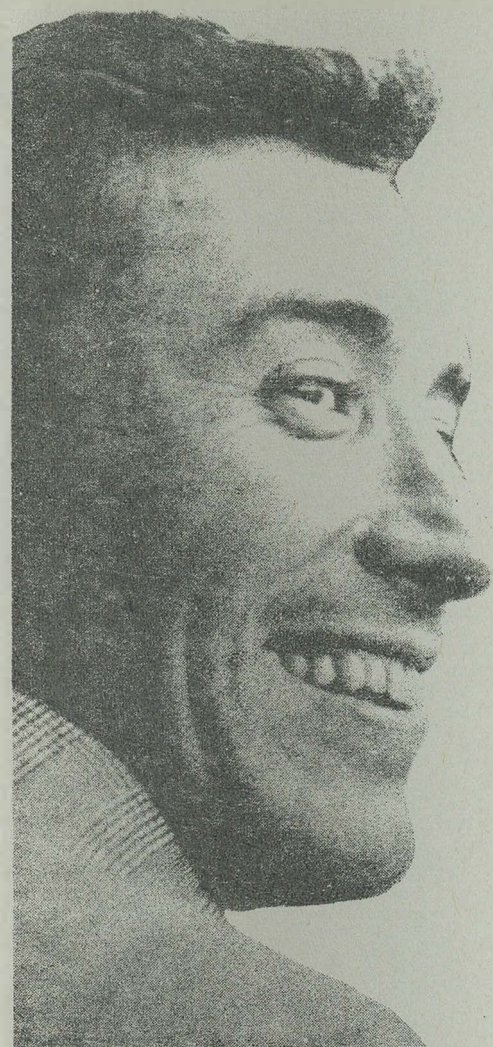




LA QUINZAINE
LITTÉRAIRE
30 fushe to

Jose Cardoso Pires

José Cardoso Pires
L'Invité de Job
traduit du portugais
par Jacques Fressard
Gallimard éd., 223 p.

Il en est sans doute ainsi dans tous les pays — Italie méridionale, Péninsule ibérique, Amérique latine — où les grands propriétaires et l'Eglise, la police et l'armée pèsent de tout leur poids sur le peuple : la littérature n'y peut que refléter, contester et combattre d'une manière feutrée ou directe un certain état social. Ecrire, sous ces cieux, c'est agir.

Si ce besoin de revendication plonge ses racines dans le XIX^e siècle, les formes narratives qu'il revêt aujourd'hui ne doivent rien, surtout depuis la guerre, au roman doctrinal naturaliste ou progressiste par lequel il s'exprimait naguère. L'influence de l'expressionnisme, quelquefois du surréalisme, le récit à l'américaine — je pense à Steinbeck, à Caldwell —, l'universelle royauté de l'image instituée par le cinéma y sont certainement pour beaucoup. Non seulement on ne prêche plus, on s'abstient de démontrer, mais on néglige de peindre dans le détail la situation à dénoncer, la société à réformer. Le *flash* a remplacé la fresque, la séquence brève le commentaire et le montage improvisé la narration classique.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que ces procédés nouveaux ne préfigurent un nouvel aspect de l'esprit révolutionnaire, ne constituent l'ébauche, sur le plan historique cette fois, d'une sorte de déviationnisme.

Ainsi en est-il de cet *Invité de Job* qui nous apporte du Portugal de désespérantes nouvelles. Quel Portugal ? Presque rien : une plaine desséchée où errent des bandes d'ouvriers agricoles affamés et que parcourent des patrouilles de soldats à cheval. Quelque part, un village, Cimadas, où les paysans ont fait mine de se révolter : ailleurs, une ville de garnison, Cercal Novo, où des recrues mènent l'existence abrutissante de la caserne, tandis qu'un capitaine américain — « l'invité de Job » — préside à la démonstration d'un nouveau matériel d'artillerie.

Et que se passe-t-il ? Rien d'important ni de décisif. Des bouts d'histoires qui n'auront point, pas tout à fait la fin tragique ou exemplaire qu'on était en droit d'attendre. Cela s'arrête avant, cela s'arrange à peu près, cela s'embourbe dans le quotidien d'une misère permanente. Un drame, non : tout juste, parmi beaucoup d'autres, un quelconque pitoyable moment d'une lente chute par paliers vers une totale déchéance.

Prudence à l'égard de la censure ou esthétique délibérée ? Il est difficile de trancher. Peut-être les deux ensemble : de l'obstacle

serait né l'organe, un nouveau mode de discours.

Une fille, à Cimadas, est enlevée à sa mère. Elle passe une nuit dans les locaux de la police. De vrais sévices, point. Il y a cependant là un prisonnier qu'on empêche de dormir en lui maintenant un bras en l'air. Et de Cimadas encore s'en vont deux hommes par les chemins, un jeune, Portela, et un vieux, Anibal, tout nourri de vieilles fables historiques, de rêveries sans fondement et qui espère avec entêtement être recueilli par son fils, soldat à Cercal Novo. Les deux compères y arrivent, hélas, à l'instant où, sur le polygone de tir, éclatent quelques obus yankees. Portela reçoit un éclat dans la jambe. On la lui coupe, on lui fabrique une béquille de beau bois dur et le couple revient au village, un peu plus cahin-caha qu'il n'en était parti. Le vieux fait de nouveaux projets : vendre, pour vivre, des brochures, de ces légendes du passé dont il a la tête farcie.

Tout cela ne paraît guère cohérent et, semble-t-il, manque de substance. On se dit d'abord que Pires aurait mieux fait de nous donner, plutôt que ce récit filiforme et disparate, un recueil de nouvelles. Puis l'on s'aperçoit que ces tracés hésitants, traits de crayon plutôt que taches de couleur, que ces trous dans la narration, ces omissions, ces ajustages incertains finissent par évoquer tout un pays. On constate qu'en s'entremêlant ces itinéraires d'hommes insectes, ces fragments de biographies tissent l'étoffe d'une communauté sous-développée, perdue dans un temps immobile et une étendue désertique. Un peuple, ses illusions, ses pauvres moyens de subsistance, ses artisanales débrouillardises, sa force d'inertie, sa sourde revendication apparaissent au travers de ces minces épisodes. Et non seulement ce peuple, mais sa situation dans le monde, la situation de notre monde où l'exploité et l'exploiteur ne font pas précisément bon ménage et où l'entraide internationale se traduit par la livraison d'un parc d'artillerie flambant neuf à des gens qui crèvent de faim. De quoi jouer à la petite guerre sur tous ces fumiers de Job qui, de la Méditerranée aux Caraïbes étendent leur stérilité à la surface de la planète.

Personne, l'ayant lu, n'oubliera le spectacle mesquin et fantasmagorique, à la fois cauchemardant et minutieusement observé, de ces bandes rivales d'enfants qui, excités par une sorcière en haillons, se ruent entre chaque salve de batterie sur le champ de tir bouleversé pour ramasser et se disputer les éclats d'obus qu'ils échangeront contre quelques sous. Cette vision n'est pas folklorique, pas régionaliste. Elle illustre, au-delà du pittoresque des circonstances, l'universelle stupidité de notre XX^e siècle.

Georges Piroué